

La séance est ajournée au dernier vendredi de janvier prochain, à 10 heures de l'avant-midi.

J. O. CASSEGRAIN,
Secrétaire.

L'art de la lecture

SECONDE PARTIE

V

L'ART DE LA LECTURE APPLIQUÉ A L'ÉLOQUENCE, AUX ŒUVRES EN PROSE ET A LA POÉSIE

Supposons un élève chez qui le mécanisme soit parfait. Le travail a rendu sa voix agréable, souple et homogène. Il sait entremêler à propos les notes du médium, les notes hautes et les notes basses.

Il aspire et il respire sans que l'auditeur s'en aperçoive.

Il prononce purement. Il articule nettement. Ses défauts de prononciation, s'il en avait, sont corrigés.

Il ponctue en lisant.

Son débit n'est ni précipité, ni haché, ni traînant ; et enfin, chose rare, il ne laisse jamais tomber les syllabes finales, ce qui donne à toutes ses phrases la solidité et la clarté.

Est-il un lecteur complet ? Non. Il n'est encore qu'un lecteur correct. Il peut lire, sans fatigue ni pour lui ni pour les autres, un rapport dans une assemblée politique, un discours dans une réunion savante, un document important dans une académie, un compte-rendu dans une société industrielle, un exposé de motifs dans un comité, et un procès-verbal devant un tribunal. Ce sont là sans doute de réels avantages ; ils rattachent la lecture à l'exercice de presque toutes les professions libérales, et par conséquent la rangent déjà, et de droit, au nombre des connaissances utiles.

Mais mérite-elle déjà le beau nom d'art ? Pas encore. Pour en être digne, il faut qu'elle s'étende jusqu'aux œuvres d'art ; il faut qu'elle devienne l'interprète des chefs-d'œuvres de génie : seulement, dans ce cas, la correction ne lui suffit plus, elle veut du talent.

Tous les hommes qui lisent peuvent-ils donc devenir des lecteurs de talent ? Tous ? Non. Tous au même degré ? Non. Tous avec la même facilité et dans le même temps ? Non. Mais tous les esprits quelque peu distingués ? Oui, dans la proportion de leur intelligence et de leurs moyens naturels. Les organisations d'élite, les êtres doués de qualités exceptionnelles, verront par leur travail leur riche nature porter double moisson. Les autres, sans arriver au premier rang, s'en approcheront de plusieurs degrés.

Le génie ne s'acquiert pas, mais le talent s'acquiert. Et quand le génie se double du talent, il s'appelle Talma.

En quoi consiste donc ce talent ? Sur quelles règles repose-t-il ?

Saint-Marc Girardin, on se le rappelle, les réduisait toutes à une seule : " Il faut lire comme on parle."

Cette opinion, passée à l'état de principe chez beaucoup de bons esprits, est sujette à plus d'une restriction.

Lire comme on parle ! Soit, mais à une condition : c'est qu'on parle bien ; or, on parle presque toujours mal. Je me rappelle un quatrain souvent cité dans ma jeunesse :

Un monsieur qui rime en arle
Dit à tous ses abonnés
Qu'il faut lire comme on parle...
Eh ! si l'on parle du nez !

Mlle. Mars aimait à raconter qu'un homme du monde, qui se croyait une vocation d'acteur tragique, lui nasilla si bien un jour le début d'*Athalie*, qu'au sixième vers elle l'interrompit :

— Bravo ! monsieur. De la noblesse !... de la chaleur !... Vous avez bien un petit défaut de prononciation, mais cela disparaîtra à la lumière.

Et là-dessus notre homme partit enchanté.

Ajoutez que la conversation admet et même demande certaines négligences dans la prononciation, un laisser-aller dans le débit, des incorrections volontaires qui sont une grâce quand on cause, et qui seraient un défaut quand on lit. Causer comme on lit ressemblerait à du pédantisme : lire comme on cause serait souvent de la vulgarité. Par exemple, quelques syllabes comme les adjectifs possessifs, *mes, ses, tes*, se prononcent très souvent dans la conversation comme s'ils étaient marqués d'un accent aigu. Vous entendez sans cesse les jeunes gens dire : Reprends donc *tés* livres. Si vous transportiez cette prononciation dans la lecture, vous blesseriez toutes les oreilles délicates. Un jour, sous la Restauration, un amateur, qui se piquait de bien dire, demande des leçons au célèbre tragédien Lafon. Il cherchait moins des conseils que de s'entendre louer par un grand artiste. Il choisit donc par flatterie le plus beau rôle de son maître : Orosmane.

... Ton orgueil ici se serait-il flêté.
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprend ta liberté, remporte *tés* richesses !

— *Tais...* richesses ! dit brusquement Lafon en l'interrompant.

— C'est ce que j'ai dit.

— Non ! Vous avez dit : *tés* richesses.

L'amateur continue :

A l'or de ces rangons, joins *més* justes largesses ..

— *Mais...* justes, s'écrie Lafon.

— Il me semblait avoir dit...

— Vous avez dit : *més* justes.

L'amateur continue :

Au lieu de dix chrétiens que je dois t'accorder
Je t'en veux donner cent... tu peux *tés* demander.

— *Lais !*

L'amateur commence à se troubler.

Qu'ils aillent sur *tés* pas...

— *Tais !...*

Pour le coup, l'amateur piqué, blessé, lui répond :
— Mais, monsieur ! je parle comme on parle dans le monde.

— Le monde est le monde, monsieur, reprit Lafon froidement, mais l'art est l'art ; la lecture est la lecture, et ses règles ne sont pas celles de la conversation.

On ne peut pas mieux dire, et la conclusion est qu'il y a sans doute dans la causerie un naturel, une vérité d'inflexions, une grâce de débit, qu'il est utile de faire passer dans la lecture ; mais qu'il ne faut lui emprunter que ses qualités, et rester à la fois vrai et correct.

Ce n'est pas tout. Le monde, par une singulière confusion de termes, emploie indifféremment, dans le même sens, les deux mots *parler* et *causer*. Rien de plus dissemblable. Il y a des gens qui, au point de vue de la bonne diction, *causent* très bien et *parlent* très mal. En voulez-vous la preuve ? Allez au Palais, dans la salle des Pas-Perdus ; abordez un avocat de vos amis et causez avec lui. Son débit sera naturel et simple. Suivez-le dans la salle d'audience ; écoutez le dire : " Messieurs les